

XYZ. La revue de la nouvelle

La marionnette chinoise

Monique LaRue



Numéro 107, automne 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (2011). La marionnette chinoise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 10–15.

La marionnette chinoise

Monique LaRue

IL Y A DEUX ANS, j'ai passé trois mois à Philadelphie. Ma fille était seule là-bas pour l'été avec Elsa, sa fille de quatre ans. Elle travaillait sans permis pour une entreprise de traduction située dans le New Jersey, à plus d'une heure de la ville. À cause des ponts qui relient le New Jersey au Delaware et des problèmes de circulation, elle devait quitter la maison à six heures du matin, bien avant l'ouverture des garderies. Elle ne pouvait non plus être sûre de l'heure à laquelle elle pourrait reprendre Elsa à la fin de sa journée. Ma fille — comme je la comprenais ! — supportait mal l'idée de se voir séparée de son enfant par des embouteillages et des accidents. Elsa parlait à peine l'anglais. Mon métier me le permettant, j'ai déménagé mes pénates pour venir habiter avec elles. Je conduisais Elsa le matin et j'allais la chercher en fin d'après-midi. La garderie, logée dans une ancienne église aux abords du campus de l'Université de Pennsylvanie, était un endroit chaleureux et convivial. Le vendredi après-midi, il y avait un barbecue dans la cour. Les gens apportaient du vin, de la bière. On fraternisait avec les parents des autres enfants, de jeunes étudiants pour la plupart, tel le mari de ma fille.

C'est là que j'ai fait la connaissance de Niels, un grand Américain mince et dégingandé, aux yeux d'un bleu sidérant, dont le visage marquait bien soixante-dix ans, malgré l'impeccable rigidité de ses abdominaux. Il arrivait souvent en même temps que moi le matin, avec un gros et grand garçon d'origine « afro-américaine » — c'est ainsi que l'on disait maintenant, par respect, à Philadelphie, ville que j'avais appris à apprécier : la tolérance religieuse est après tout à l'origine de sa fondation par monsieur Penn et elle se vante non sans raison d'avoir été un des premiers foyers anties-clavagistes...

« *You must be the grandmother* », m'a dit cet homme aux
10 cheveux d'une blancheur lumineuse en me voyant courir

après Elsa. Dès qu'elle m'apercevait, Elsa s'enfuyait. Elle ne voulait pas quitter ses amis.

— Oui, je suis sa grand-mère, ai-je répondu en riant, montrant mes cheveux grisonnants. Et vous, vous êtes le grand-père ?

J'avais parlé sans réfléchir et j'ai eu peur d'avoir été indiscrete.

— Non, je ne suis pas le grand-père, m'a répondu Niels avec fierté en me tendant la main. Je suis l'arrière-grand-père !

— Oh ! *The great-grandfather !*

La mère de l'enfant était sa petite-fille. Je ne l'ai jamais rencontrée. Elle était « mère célibataire » et lui, son grand-père, l'aidait en conduisant George à la garderie soir et matin. J'ai expliqué que nous parlions français. Et lui, qu'il était né à Philadelphie, mais d'origine danoise. Il connaissait un peu le français, pour avoir étudié le folklore de la France. Nous avons sympathisé pendant qu'Elsa, à sa plus grande joie, s'amusait avec George. Malgré ses allures de Gargantua, il n'avait que quatre ans, comme notre petite puce. À cause de sa taille, on s'attendait à ce que cet enfant parle couramment. En réalité, il communiquait la plupart du temps par signes ou par cris, ce qui lui donnait un air un peu attardé. Niels était avec lui d'un calme olympien.

Il avait été un des fondateurs de cette garderie communautaire et siégeait encore au conseil d'administration. Je le soupçonne d'avoir été un peu hippie à l'époque. La garderie avait quelque chose des années soixante-dix, quatre-vingt, de l'atmosphère de Haight Ashbury à San Francisco : mobilier en rotin crevé, menus granolas, odeurs de patchouli et amour marqué pour les tam-tam...

* * *

Je n'avais pas vu Niels ni son arrière-petit-fils depuis un moment quand, un samedi matin du mois d'août, j'ai entendu mon ordinateur émettre le son qui signale l'arrivée d'un 11

message et lu, avec suspicion, le titre en majuscules par lequel on cherchait à attirer mon attention : *Help ! Problem ! Please !* J'allais détruire le courriel quand j'ai reconnu le nom de celui qui me l'envoyait, comme à tous les parents inscrits sur la liste de la garderie.

Le samedi matin, je l'ai appris plus tard ce jour-là, Niels restait chez lui et George avec sa mère. Mais ils communiquaient par l'intermédiaire du logiciel Skype qui, comme chacun sait, permet de voir son interlocuteur grâce à une caméra. Niels trouvait que c'était un moyen de communication idéal pour utiliser les marionnettes. Il était très facile pour le manipulateur de se cacher, de donner l'illusion du théâtre. George adorait ces séances, et, pendant ce temps, sa mère prenait sa douche ou, le plus souvent, se recouchait. Niels avait participé à la conception des marionnettes de *Sesame Street*. Il avait une merveilleuse collection de marionnettes. Tout cela, je l'ai appris devant un gin tonic, à l'apéro.

Ce samedi-là, comme d'habitude, Audrey a ouvert le logiciel Skype pour appeler Niels, et George s'est installé dans son sofa préféré pour regarder l'écran. Quand elle a constaté qu'il était bien tranquille, elle est sortie sur la pointe des pieds acheter, dirait-elle plus tard, des cigarettes. Et jamais elle n'a voulu démordre de ce point. Je n'ai jamais su non plus le fond de l'affaire.

George connaissait bien les marionnettes de son arrière-grand-père, il comprenait leur histoire. Celle du joueur de flûte qui attire les petits enfants vers la mort. Celle de saint Nicolas qui ressuscite les enfants coupés en petits morceaux au saloir. Celle de la Belle au bois dormant que, selon Niels, George identifiait à sa mère, grande dormeuse, impossible à tirer de son lit le samedi matin.

Ce jour-là cependant, inconfortablement assis par terre avec sa cheville cassée, sous la table qui lui servait de scène, Niels avait fini par perdre son calme. Il était midi et Audrey ne revenait pas s'occuper de son fils. L'attention de George commençait à se relâcher. Il avait faim, il avait soif, il était mécontent. Il s'éloignait de la caméra fixée à l'ordinateur par

laquelle Niels pouvait le voir. Et Niels avait beau appeler Audrey dans le haut-parleur, elle ne répondait pas.

— Va voir si maman est dans sa chambre, a-t-il fini par dire. Va embrasser maman pour la réveiller, comme un prince charmant.

George adorait être le prince charmant de sa maman.

— Mais fais attention dans l'escalier !

Dans ces minuscules maisons, à l'origine habitées par les « Afro-Américains » et maintenant embourgeoisées, l'escalier est particulièrement abrupt. Et, comme dans toutes les maisons, il y a des armoires remplies de produits délétères, et des couteaux à pain, des marteaux, des ciseaux, des fourchettes, des allumettes, une cuisinière à gaz. Pour un enfant de quatre ans, tout est danger, à commencer par le robinet qu'on entendait couler dans la cuisine. Mais Niels ne pouvait pas bouger de chez lui.

Help ! Please ! Si vous êtes là, appelez-moi, j'ai besoin d'aide, tout de suite.

J'étais par hasard devant mon ordinateur et j'ai été la première à lui répondre. Quand je suis arrivée à proximité de la rue qu'il m'avait indiquée, au sud de Philadelphie, un barrage de police empêchait quiconque d'entrer ou de sortir d'un périmètre de sécurité délimité par des rubans jaunes phosphorescents. Il y avait eu un vol d'auto, un de plus, dans le quartier. Une jeune femme extrêmement énervée m'a raconté qu'elle avait vu, de ses yeux vu, une auto de police foncer dans une Cadillac jaune, des policiers sortir leurs armes à feu, deux hommes sauter par-dessus les banquettes dans la Cadillac et se sauver en courant. Ils venaient de braquer le propriétaire de la voiture, l'avaient sommé de leur donner ses clés. Mais un individu avait signalé l'incident par ordinateur, la police était arrivée sur-le-champ. Un des voleurs avait tenté de s'enfuir dans le parc, près de la voie ferrée. Il y avait eu un premier coup de feu, l'autre voleur avait échappé son pistolet par terre, était entré dans un immeuble pour se cacher, juste là où nous nous trouvions. Le policier avait tiré, le jeune homme était à l'hôpital, on disait qu'il était mort. Au moins,

le propriétaire de l'auto était sain et sauf. *Penn Alert* affirmait que personne ne courait plus aucun danger.

— Mais il y a un enfant de quatre ans qui est tout seul dans une maison à quelques minutes d'ici, ai-je dit au policier dans mon anglais défaillant. Est-ce qu'on peut aller voir ce qui se passe, est-ce que vous pouvez m'escorter ?

Ils ont téléphoné à Niels. George était apparemment encore seul dans la maison. On ne savait pas où était sa mère. Niels était en communication avec lui. Tout était « *under control* ».

Nous sommes entrés avec précaution. Il était assis dans la pénombre, éclairé par l'écran où s'agitait une marionnette que Niels avait sortie de ses réserves. Une rareté, qu'il avait dénichée en Chine. Un guerrier menaçant, avec une armure en cuir qui datait, disait-il, de la dynastie Han, et une tête en soie de l'époque Qing. Une marionnette à fils, avec six bras articulés et de longs doigts terminés par des ongles de feu. Niels ne l'avait jamais montrée à George, pour ne pas lui faire peur. Et il était plus difficile d'utiliser les marionnettes à fils que les marionnettes à gaine, à l'ordinateur.

— Je suis un guerrier, disait la voix bienveillante de Niels, quand nous avons ouvert la porte. J'ai l'air méchant, mais c'est pour éloigner les méchants.

George riait. Niels jouait avec la marionnette, se cachait derrière elle puis montrait son visage, déflorant ainsi le secret des marionnettes pour le distraire. Et ça marchait. Il en redemandait, sans se fatiguer, comme font les enfants quand ils veulent comprendre ce qui se passe.

— Les guerriers se déguisent, ils portent des masques pour faire peur aux autres. Coucou ! C'est moi !

* * *

Après quelques formalités, j'ai ramené George chez son arrière-grand-père. La mère ne reviendrait pas de sitôt. Elle était soupçonnée d'être de mèche avec les braqueurs de voiture. Les policiers l'avaient emmenée avec eux.

C'était la fin de mon séjour à Philadelphie et je n'ai pas revu Niels, mais nous sommes restés en contact par courriel. Il avait un je ne sais quoi de libre et d'indépendant qui me plaisait. Il aimait les enfants, et cela en dit beaucoup sur un homme. Il était un de ces hommes qui demeurent galants jusqu'à la fin, qui ont l'amabilité de vous faire vous sentir belle, même si vous êtes la grand-mère de la garderie.

Il est décédé dernièrement. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de George, mais souvent, je pense à lui. J'écris pour les enfants. Le souvenir de cette journée me permet d'entrer doucement dans mon travail. Il me rappelle la vulnérabilité des enfants et m'aide à entrer en communication avec eux.